

JACOBI

AU PAYS DE FRANCE.

par

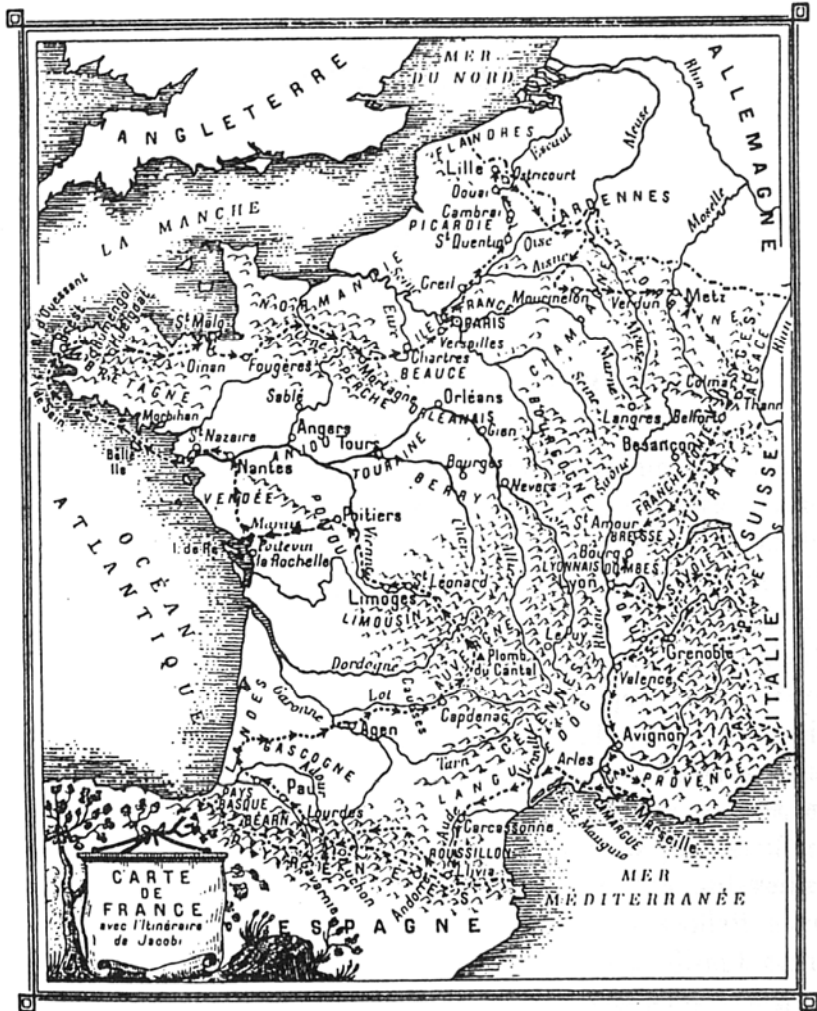
François MARION
1935

« France la douce est un jardin fleuri, »
(Chanson de Roland)

Éditions Saint-Remi
– 2010 –

Nous prions les ayant-droits de se faire connaître.
Notre recherche est demeurée infructueuse à ce jour.

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr



CHAPITRE PREMIER

L'ALSACE

OUÛ LE PAUVRE JACOBI EST TOUT SEUL

JACOBI était assis sur un escabeau, les jambes ballantes ; il avait posé les coudes sur ses genoux, et le menton sur ses poings fermés ; il regardait devant lui le grand lit vide, et de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues. Il avait beaucoup de chagrin, le pauvre Jacobi. Il ne comprenait pas encore



très bien ce qui lui était arrivé ; mais il sentait son cœur si gros, si gros, qu'il soupirait à grands soupirs pour ne pas étouffer. C'est qu'il pouvait en avoir, de la peine. L'avant-veille, il était encore en forêt, près du père qui travaillait avec sa grande hache ; Jacobi l'avait admiré en se disant combien il était fort, le père, et comme la hache sifflait bien en entrant dans le bois rose du sapin ! Et puis, il était parti fagoter de son côté, et en revenant il avait vu son père étendu tout long par terre, la figure rouge et bleue. Il avait couru chercher les autres bûcherons ; on avait ramené le père, on l'avait couché sans qu'il remuât. Monsieur le Curé était venu avec l'enfant de chœur et la sonnette ; il avait touché les mains du père, ces grandes mains calleuses qui avaient tant bûché ; ses pieds qui s'arc-boutaient si fermes en face des arbres, et qui maintenant semblaient déracinés comme eux ; ses oreilles qui n'entendaient plus, sa bouche qui ne parlait plus. Mais les yeux s'étaient rouverts et regardaient paisiblement. Le père se

savait à sa fin ; et quand on lui eut mis le crucifix entre les doigts, il regarda son Jacobi avec un beau sourire calme. Puis il détourna les yeux, et Jacobi vit qu'il les portait à la fenêtre, là où la haute crête bleue du ballon d'Alsace apparaissait ; et Jacobi sut que le père saluait la terre française. Et encore une fois le père regarda Jacobi, puis il referma les yeux.

Jacobi pleurait en pensant à cela, et combien ils avaient été heureux ensemble. Ils travaillaient en forêt tout le long du jour ; Jacobi avait passé l'âge d'école, et il aidait le père presque comme un homme. Le soir, c'était lui qui faisait la soupe ; et après le souper, le père s'asseyait près de lui devant la porte, l'été, lui apprenant à flûter ; devant le feu, l'hiver, lui apprenant à tresser des paniers, et causant avec lui comme avec un ami. Il savait tant de choses, le père ! Il en avait tant à raconter ! Mais ce que Jacobi aimait le mieux, c'étaient les histoires de France, du temps où le père faisait son tour de compagnon. Et toujours ces histoires finissaient ainsi :

— Quand tu seras grand, je t'y mènerai, mon Jacobi.

Jacobi savait que les Alsaciens sont Français, parce qu'ils sont Alsaciens ; et qu'ils n'ont jamais pu devenir Allemands parce qu'ils sont Alsaciens. Il savait aussi que, depuis la guerre, on pouvait chanter Sambre-et-Meuse, tirer des pétards le 14 juillet et même passer la frontière sans que le gendarme s'en mêlât. Et, chaque soir, il regardait la ligne bleue des Vosges, et leur disait :

— Je serai bientôt grand, et j'irai vous voir avec le père.

Mais maintenant le père dormait au cimetière sous une croix.

OÙ JACOBI S'EN VA CHERCHER CONSEIL

JACOBI, ayant tant pleuré qu'il ne pouvait pas davantage, se frotta les yeux au revers de sa manche, et s'en alla chercher consolation là où il avait coutume d'en trouver : c'est-à-dire qu'il prit le chemin de la Chapelle-Maria.

La Chapelle-Maria s'élevait en pleine forêt. Elle avait été bâtie par les moines, au temps où des moines habitaient les environs. Nul ne la desservait ; aussi les bûcherons la considéraient comme

leur appartenant, puisque eux seuls y allaient prier et fleurir l'image de la Vierge.

Cette image était en bois, grande, franchement taillée dans un beau bloc de cœur de chêne. Jacobi savait que c'était l'œuvre d'un sien grand-père, de beaucoup de générations en arrière. Et le grand-père, homme pieux, l'avait peinte de couleurs naïves afin qu'elle fût plus belle ; elle s'enveloppait d'un manteau bleu étoilé d'or, et son Enfant Jésus jouait avec une pomme rouge. Jacobi aimait l'Enfant frisé, aux joues rondes ; il trouvait le manteau bien

beau et la pomme bien appétissante. Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était le doux sourire de cette Vierge aux yeux bleus, et sa main droite étendue vers les enfants des hommes, tandis que la gauche soutenait son Enfant à elle.

Jacobi l'aimait. Et comme sa mère à lui, sa mère morte avant qu'il la connût, s'appelait Maria, et comme il savait cette mère au Paradis, et qu'on lui avait dit aussi que Notre-Dame était sa mère, il les confondait un peu toutes deux, sa mère du ciel et sa mère défunte ; et c'est à Notre-Dame qu'il venait confier ses chagrins, comme un autre l'eût fait à sa maman. Et chaque fois il redescendait consolé, sûr de mieux savoir ses leçons, ou de bien vendre ses paniers, ou de guérir tout à fait la patte cassée de Frère Gris. Cette fois encore il lui fallait de l'aide, mais tellement d'aide ! Il se sentait si petit, si seul, qu'il ne pouvait rien faire, sinon aller crier au secours tout de suite.

Il poussa la porte, se signa, et vint se mettre à deux genoux tout près de Notre-Dame ; et puis il se mit à prier.

— Mère, j'ai bien de la peine. Il y a le père qui est parti...



Et, comme toujours, il crut l'entendre répondre :

— Oui, je sais, mon Jacobi...

— Mère, prenez-le avec vous en Paradis.

— Dieu l'y mettra, mon Jacobi.

— Mère, j'ai de la peine. Aidez-moi à être brave.

— Je t'y aiderai, mon Jacobi.

— Mère, je voudrais ressembler au père. Je voudrais faire tout comme lui...

— Tu le feras, mon Jacobi.

— Mais il faut que vous m'aidiez. Le père m'a dit d'aller en France, comme il m'y aurait mené lui-même. Il me l'a dit avec ses yeux ; j'ai bien compris.

— Vas-y, mon Jacobi.

— N'est-ce pas qu'il faut que j'y aille ? Mais c'est loin, mère ; mes souliers s'useront.

— Non, ils ne s'useront pas.

— Il y a beaucoup à marcher... Il faudrait faire des journées d'homme, comme le père du temps qu'il était compagnon ; mais moi je ne pourrai pas.

— Si, tu le pourras.

— Je voudrais gagner mon pain sur le chemin, comme le père a fait autrefois. Mais je ne sais que fagoter, flûter et faire des paniers ; bien sûr on me refusera.

— Non, on ne te refusera pas.

— Mère, en France, c'est loin d'ici ; je ne comprendrai pas leur parler, ils ne comprendront pas mon patois.

— Si, on le comprendra.

— Mère, tout ce que je voulais, vous me l'avez donné ! Mais je voudrais encore, je voudrais...

— Quoi, mon Jacobi ?

— Je voudrais parler, en chemin, avec les bêtes et les choses de France. Je voudrais comprendre ce qu'elles disent. Je voudrais tout comprendre et tout aimer en France. Est-ce que je ne pourrais pas ?

— Oui, tu le pourras. Mais seulement...

Jacobi leva la tête et vit la Vierge qui souriait, et qui levait la main pour le bénir. Elle acheva d'une voix plus grave :

— Seulement si tu es bon, petit compagnon, seulement si tu es bon.

— Mère, je vous aime ! dit Jacobi, se baissant pour être béni. Tout ce que je trouverai de plus beau là-bas, foi de bûcheron, je vous l'apporterai.

Puis, ayant dit son chapelet, il s'en fut coucher et rêva de France.

OÙ JACOBI CHOISIT SES COMPAGNONS

JACOBI, s'éveillant, vit Frère Gris assis à son chevet comme de coutume, les pattes croisées et l'air sérieux.

Jacobi se signa, se mit sur son séant et lui dit :

— Je pars en France, Frère Gris. Viens-tu ?

— Bien sûr, petit frère. Tu ne pourrais pas te passer de moi.

C'était la première fois que Jacobi entendait la voix de Frère Gris ; pourtant il lui sembla la reconnaître. Frère Gris parlait du ton le plus naturel du monde, dressant avec intérêt ses oreilles noires et pointues de chien-loup.

— Tu sais, le père l'a dit. Alors nous partons tout de suite.

— Nous deux seulement ?

— Je ne sais pas, fit Jacobi tout en s'habillant. Je vais demander aux autres.

Il s'avança près du foyer où Bas-Rouges s'endormait d'ordinaire, douillettement assis dans les cendres tièdes. Il y était, en effet, si occupé à lécher et lisser sa belle robe qu'il ne daigna même pas regarder qui venait.

— Viens-tu avec nous ? dit Jacobi. Nous allons en France, Frère Gris et moi, et toi si tu veux.



Le chat fit mine de réfléchir, bâilla, ferma les yeux jusqu'à ne plus laisser passer qu'un éclair d'or par la fente, et répondit sans se presser :

— Merci, je n'aime pas marcher, et Frère Gris me taquinerait. Je resterai ici pour garder la maison.

— Bien obligé ! dit Jacobi ; au moins les souris ne s'y installeront pas. Et toi, viens-tu, Pipele ?

De sa cage pendue à la fenêtre, le petit sansonnet^{*1} cria d'un ton ravi :

— Pip ! Pip ! J'en suis, j'en suis, j'en suis.

Et, par la porte toujours ouverte, il sauta sur l'épaule de Jacobi.

— Nous chanterons ensemble tout le long du chemin. Tu as bien raison de m'emmener. Pip ! pip ! Je te ferai de la morale, Jacobi, de la morale en trois points.

— En ai-je tant besoin ? dit Jacobi, riant malgré lui. Et où l'as-tu prise, ta morale ?

— Pip ! pip ! Des gens et des choses. Ton grand-père, jusqu'à l'année où il mourut, m'en a tant appris pendant que vous bûchiez. À mon tour, Jacobi, je te l'enseignerai.

— Bien ! dit Jacobi en faisant son paquet. Si c'est celle du grand-père, je n'ai rien à dire. Frère Gris, apporte la musette du père qui est sur le banc... Voilà, j'y mets ma flûte, mon couteau, une chemise pour changer et tout le pain qui reste. Donne mon



¹ À la fin de l'ouvrage se trouve un glossaire expliquant les mots suivis d'un astérisque (N.D.L.E.).

bonnet de fourrure, Frère Gris, donne la veste de cuir du père, donne mon bâton.

— Qui n'a pas de souliers, a du moins bâton pour marcher, chante Pipele.

— Tu te trompes, Pipele ! J'ai des souliers, et ils ne s'useront pas, dit Jacobi fièrement. Allons-nous-en.

— Te voilà bien pressé. Jamais jeune coq n'aima le poulailler.

— Tu crois cela ? dit Jacobi. Tu verras dans un an si nous ne revenons pas, et si je ne deviens pas bûcheron comme le père !

Frère Gris leva la tête et lui donna un coup de langue sur la joue. Lui comprenait bien la peine de Jacobi.

— Viens, mon Frère Gris, dit Jacobi en tournant la clef sans vouloir regarder derrière lui. Nous irons au cimetière voir le père, et puis nous dirons adieu à grand'mère Lisbeth.

— Et à Suzele, dit Frère Gris.

— Et à Suzele aussi.

OÙ JACOBI QUITTE DE VIEUX AMIS

GRAND'MÈRE Lisbeth tricotait, assise devant sa porte, quand elle vit arriver Jacobi équipé en voyage. Il avait un bâton au poing, son sac en bandoulière ; Frère Gris trottait près de lui, et le sansonnet était perché sur son épaule.

— Dieu me pardonne ! dit-elle ; tu t'en vas, mon petit gars ?

— Je vais en France, grand'mère ; le père l'a dit.

— Mon pauvre petit gars ! dit la grand'mère tout effarée, tu te perdras en chemin.

— Nenni. Tous les chemins mènent à Paris.

— Les rôdeurs te feront du mal.

— Non, puisque j'ai Frère Gris.

— Mais tu mourras de faim.

— Non, je suis grand, je gagnerai mon pain.

— Mon pauvre gars ! pourquoi ne restes-tu pas avec nous ?

Un petit-fils de plus ou de moins, ça ne fera pas compte. Tu iras travailler en forêt avec Zébédée.

Zébédée était un grand gars de seize ans, l'aîné des onze petits-enfants de grand'mère Lisbeth ; le seul aussi qui eût l'âge de travailler en homme. Il était bûcheron et, depuis que son père était mort, je vous assure qu'il fendait dur pour nourrir la nichée. Le reste fagotait, tressait des hottes et des corbeilles, ramassait les myrtilles en août, les pommes de pins à l'automne. Grand'mère tricotait comme si ses aiguilles eussent été fées. Mais tout cela ne donnait pas beaucoup de pain à un chacun. Ce qui n'eût point empêché la grand'mère d'ouvrir à Jacobi sa pauvre maison, comme elle lui avait depuis longtemps ouvert son cœur ; et Dieu sait s'il y avait de la place dans le cœur de grand'mère Lisbeth !

— Oui, grand'mère, dit Jacobi, j'irai bien travailler avec Zébédée ; mais pas cette année.

— Pourquoi donc, mon petit ? Tu fagoteras avec Fritz et Frantz.

Fritz et Frantz étaient les deux jumeaux de treize ans, grands compagnons de Jacobi.

— Non, grand'mère. Vous savez bien qu'on n'y gagne guère. Je ne veux pas diminuer la soupe des petits. Mais quand je reviendrai, à la Toussaint de l'autre année, j'irai sur mes quatorze ans et je serai quasi un homme. Peut-être que je pourrai tenir la hache du père. Vous verrez, grand'mère, si d'aller en France ne m'a pas grandi et forcé !

— Eh bien, vas-y, mon gars, si c'est ton idée, dit grand'mère en hochant la tête. Puisque ton père l'a dit, ça ne pourra point te porter malheur d'obéir. Prends seulement garde de rester un bon gars. Embrasse-moi... Attends, que j'appelle Suzele.

— Je suis là, dit une voix claire ; et Suzele, la petite ménagère, le bras droit de Grand'mère et la maman des sept plus petits, se pencha par la fenêtre en rougissant un peu. Elle tenait blottie contre elle une toute petite fille mal éveillée, qui fourrait ses poings dans ses yeux.

Jacobi saisit une des longues nattes blondes.

— Tu as entendu, ma Suzele ?

— Oui, puisque j'étais là, à lever Babeli qui dort encore. Alors tu t'en vas, Jacobi ?



— Je m'en *vas* jusqu'à l'autre Toussaint. Tu soigneras la tombe du père pendant que je n'y serai point ?

— Oui, donc ! et, chaque dimanche, j'irai porter des fleurs pour toi à la Chapelle-Maria.

— Merci, Suzele.

— Au revoir, Jacobi. Ça me fait peine de te voir partir !

— Moi de même, dit Jacobi. Mais je vais en France, sais-tu ? comme le père m'a dit. J'en aurai à te raconter, quand je reviendrai ! Ne pleure pas, Suzele.

Et il l'embrassa pour la consoler, car Suzele pleurait tout à fait.

— Adieu, les petits ! Adieu, Hansel, Seppel, Yerri* ! Adieu, Lotta, Anna, Elsa et Babeli ! Dites adieu pour moi aux trois qui sont en forêt. Je saluerai la France de votre part à tous.

Les petits accoururent comme des poulets au grain.

— Adieu, Jacobi ! À la Toussaint, dit la grand'mère, et que la bonne Vierge te garde, mon pauvre gars.

ADIEU, L'ALSACE

AU dernier lacet du sentier, là où la forêt achève presque d'escalader la montagne, Jacobi s'arrêta tout net et l'air penaud.

— Frère Gris, j'ai oublié de donner la clef de chez nous à Suzele. Veux-tu bien la lui porter ? Nous t'attendons ici.

Frère Gris happa la clef et dévala. Jacobi le suivit des yeux ; puis son regard glissa de lacet en lacet jusqu'à la clairière où s'élevaient les pauvres toits des bûcherons.

Celui-là était à grand'mère ; la fumée de la soupe préparée par Suzele sortait à petits flocons de la cheminée. L'autre un peu plus bas, c'était la maison de Jacobi ; on voyait ses pigeons blancs voler au-dessus et, il n'y avait point de fumée, et elle semblait déjà un peu abandonnée. Pauvre maison ! Jacobi se sentit le cœur gros, et pour ne pas pleurer il regarda ailleurs.

Il chercha la croix de la Chapelle-Maria, mais la chapelle était trop basse et les sapins la cachaient bien. Après la clairière, la forêt se refermait comme une mer sombre : rien que des sapins et puis encore des sapins très droits, très hauts, aux troncs verdis. La montagne en était couverte, à droite et à gauche, tant que Jacobi pouvait voir. Seulement les crêtes bleuisaient en s'éloignant, ce qui était très joli. Parfois, le manteau de la montagne, percé par un ravin, laissait voir une fente de grès rose ; des cascades descendaient par là en chantant. Leurs eaux se rejoignaient dans les pâtis verts qui bordaient la forêt, et finissaient par former deux claires rivières, coulant dans la plaine à travers moulins et scieries. Elles venaient presque des frontières françaises pour rejoindre le Rhin. Est-ce pour cela qu'elles étaient si avenantes et jolies ? Jacobi se le demanda.

— Moi aussi, l'an prochain, j'arriverai de France ! dit-il. Saurai-je travailler aussi bien qu'elles ?

Dans la longue plaine dorée, immensément longue et large, au bout de laquelle brillait le Rhin, Jacobi distinguait de gentils villages aux toits aigus, porteurs de nids de cigognes. On aurait dit des jouets d'enfants : c'étaient de petites maisons blanches et brunes, sagement rangées autour de leurs clochers comme des poussins autour d'une poule ; et on aurait presque pu les prendre pour de vrais poussins picorant dans les chaumes, car il n'y avait plus, par toute la plaine, que des chaumes dorés au soleil, des pâtis jaunissants et des bouquets d'arbres aux feuilles brunes et

rouges. La belle lumière gaie du matin jouait avec tout cela, faisant chanter les coqs dans les villages, miroitant dans les mares, et luttant avec la brume bleue qui flottait encore au bout de la vallée. C'était vraiment une bonne et joyeuse terre que celle-là.

Et Jacobi était bien le fils de cette Alsace blonde et bleue, avenante et franche au travail. On le voyait à ses cheveux, couleur d'avoine à peine mûre ; à ses yeux clairs dans une figure rose, moins hâlée que celle des gars des plaines à cause de la forêt dont l'ombre épaisse protège toujours. Et ces yeux-là regardaient bien en face, cette tête ronde et tondue comme celle d'un soldat se tenait bien droite sur un solide petit corps. Jacobi avait eu douze ans à la Saint-Jean ; c'était un beau brin d'homme, ma foi.

Pendant qu'il s'amusait à compter les cheminées d'usines de Mulhouse, dressées à l'horizon comme une ville de clochers, une ombre aux grandes pattes pendantes traversa le ciel. C'était dame Klakkela, la cigogne de la Chapelle-Maria. Jacobi la connaissait pour avoir souvent redressé la roue où elle bâtissait son nid, quand les neiges d'hiver l'avaient penchée ; aussi étaient-ils bons amis.

— Ohé ! petit frère ! dit Klakkela, en décrivant de grands ronds au-dessus de lui. J'ai rencontré Frère Gris : il m'a dit que tu t'en allais. Est-ce possible ?

— Je vais en France, Klakkela, mais je reviendrai l'an prochain. Veux-tu venir aussi, toi qui sais le chemin ?

— Pas tout de suite ! dit Klakkela, faisant claquer son bec avec une rapidité de crécelle. Pas tout de suite : ma couvée était en retard cette année à cause des froids, et les petits auraient du mal à suivre. Mais nous te rejoindrons en route et nous t'apporterons des nouvelles du pays.

— Merci bien, Klakkela ; ça n'est pas de refus.

— Bonne chance donc, petit frère.

Et Klakkela vira, prit du champ, et glissa comme une flèche, le bec en avant et les pattes en arrière, jusqu'à son nid où on l'attendait. Juste à ce moment, Frère Gris débouchait un peu haletant et la langue pendante.

— Eh bien, Frère Gris, qu'a dit Suzele ?

— Elle a dit qu'elle irait balayer chez nous tous les samedis, et qu'elle donnerait à manger aux pigeons, et elle m'a embrassé sur le nez.

— Bien ! dit Jacobi qui en fit autant. Tu es un bon commissionnaire, Frère Gris.

— Waou ! dit Frère Gris ; quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes. Je t'ai prêté les miennes pour cette fois, petit frère ; tu n'en auras pas trop d'ici un an. Heureusement, ton paquet n'est pas lourd !

— À petit bagage, long voyage, chanta Pipele.

Ils se mirent à rire tous les trois. Ils se sentaient heureux de partir, heureux du beau voyage, du beau soleil et de leur amitié. En haut de la montée, ils se retournèrent un instant ; Jacobi tira son bonnet, élargit la poitrine et respira une dernière bouffée d'air d'Alsace. Puis ils plongèrent à nouveau dans les sapins, vers l'ouest. Ils descendaient le versant français.

CHAPITRE II

FRANCHE-COMTÉ

— *Comtois, rends-toi !*
— *Nenni, ma foi.*
(Devise de Comté.)

TEMPS GRIS

IL semblait que toutes les brumes de l'automne se fussent arrêtées sur le versant ouest, balayées par le vent jusqu'à ce creux des Vosges. Jacobi et ses compagnons descendaient dans une mer de nuages. Cela remplissait les combes comme une ouate grise et molle qui vous donnait envie d'y piquer une tête. Mais à mesure qu'on descendait, le nuage se faisait moins dense et plus vivant ; on le voyait fuir au ras des sapins, accrochant des lambeaux aux branches, couler le long de la pente ou remonter brusquement, agité par un remous de vent humide. Jacobi croyait sentir sur ses joues cette caresse fraîche et comme mouillée. Il frissonnait, transi du contraste avec le versant est, tout ensoleillé, et il s'étonna d'entendre des oiseaux chanter dans ce brouillard. C'étaient des



Pourrou. — Cruche à vin, en languedocien.

Viguiers. — Maires andorrans, à pouvoirs très étendus.

GASCOGNE

Pin gemmé. — Pin incisé pour en faire couler la résine.

Pignes. — Pommes de pin.

Causses. — Plateau calcaire coupé de précipices.

Le cam. — Triste pays de bruyère, où rien d'autre ne vient.

Devantier. — Tablier.

À croupetons. — Accroupi.

Castagnaou. — Châtaigneraie.

Castaniairé. — Habitants de la châtaigneraie.

Planèze. — Haut plateau d'Auvergne.

AUVERGNE, LIMOUSIN

Buron. — Maison de berger dans les monts d'Auvergne.

Verne. — Autre nom de l'aulne.

Cesses. — Cerises.

Gagnou. — Goret.

Arriver fin. — Arriver juste, en limousin.

Barbichet. — Grand bonnet limousin à ailes tombantes.

Langueyeur. — Celui qui examine la langue des porcs.

Galetous. — Crêpes de sarrasin ou blé noir.

Coudert. — Clos entouré d'arbres.

Clédier. — Séchoir à châtaignes.

POITOU

Cabanier. — Habitant des « cabanes » du marais poitevin.

BRETAGNE

Hoche-queue. — Bergeronnettes.

Caboter. — Aller de port en port en suivant la côte.

Doris. — Canot large et profond.

Boëtter. — Appâter les lignes.

Prendre un ris. — Serrer une partie des voiles.

Garcettes à ris. — Cordelettes cousues dans les voiles qui aident à les replier quand le vent est trop fort.

Vergues. — Pièces de bois horizontales, en travers des mâts, où sont fixées les voiles.

Timon. — Roue du gouvernail.

Armen, Madiou et Schomeur. — Les trois écueils du Raz.

Formes de radoub. — Carènes de bois où on installe les navires en réparation (radoub).

Chalut. — Filet de pêche.

Pen-bas. — Bâton de voyage, en breton.

Pardon. — Assemblée bretonne.

Korrigans. — Petits génies mauvais de la fable bretonne.

Menhir. — Grande pierre levée, du temps des Druides.

Armor. — « Le pays de mer », la Bretagne.

Mitan. — Milieu.

Îliens. — Habitants des îles.

Boujaron. — Mesure d'eau-de-vie ou de vin.

Gwerz. — Plainte.

Plou. — Paroisse.

Usantes. — Fermes, domaines bretons.

Jusant. — Marée montante.

Grément. — Les cordages.

NORMANDIE, PERCHE, BEAUCE

Colombage. — Appareil de construction fait de torchis soutenu par des poutrelles entrecroisées, qui restent apparentes.

Chanteau. — Grosse tranche de pain.

Dizeaux. — Petites meules de blé formées, de dix gerbes (dizeaux, de dix, en Champagne) qu'on laisse quelques jours au soleil.

ÎLE-DE-FRANCE, PARIS, PICARDIE, FLANDRE

Ceinture dorée. — Bretagne des Côtes-du-Nord, qui fournit les primeurs.

Margotas. — Grands bateaux plats.

Camberlos. — Ouvriers agricoles du Cambrésis.

Youyou. — Tout petit canot de péniche.

Pichon. — Poisson.

Il baloche sa tête. — Il balance sa tête.

Lusot. — Flâneur.

Ch'tiot. — Ce petiot.

Muche-te bien, j'cache après ti. — Cache-toi bien, je te cherche.

Colas. — Nigaud.

À l'huile de cotret. — À coups de bâton.

Porion. — Contremaître dans la mine.

Tertous. — Tous.

Cotte. — Costume bleu des mineurs.

Ducasse. — Foire flamande.

Ri-toudis. — Jean-qui-rit (Rit-toujours).

Comme un colas. — Comme un nigaud.

Galibot. — Apprenti mineur.

Herscheur. — Celui qui ramasse le charbon que les piqueurs détachent, et le met en berline.

Briquet. — Double tartine frottée de beurre et de fromage

ARDENNES, CHAMPAGNE

Ramier. — Pigeon sauvage (ne pas confondre avec pigeon voyageur). On l'appelle palombe dans le Midi.

Schistes. — Roches qui se détachent par feuilles : ex : l'ardoise.

Bagnolets. — Grande coiffe de toile de couleur, que portent les vendangeuses en Champagne.

Trimardeurs. — Ceux qui passent sur la route. — Cf. chemineaux.

Coupes sombres. — Coupes où l'on ménage la forêt en laissant des arbres. — Contraire : coupes claires, qui font place nette.

Futaies. — Bois de grands arbres sans taillis.

Taillis. — Fourrés de petits arbres. « Taillis sous futaie », état ordinaire des bois non entretenus.

Rafles. — Peaux de raisins.

LORRAINE

Bleusaille. — Bleu, ou nouveau, à la caserne.

Cagna. — Terrier creusé dans la tranchée pour y être un peu à couvert.

La Mutte. — La plus grosse cloche de Metz.

Bretzel. — Pâtisserie salée en forme de 8.

Kugelhopf. — Gâteau à la levure, célèbre en Alsace et en Lorraine.

Quiche. — Tarte lorraine à la crème.

ALSACE

Pays de Champagne. — Grandes cultures en plaine.

Pays de bocage. — Pays d'élevage (prés entourés d'arbres) et de petite culture.

Maïs croulé. — Maïs rôti au goût de praline.

Les effeuilles. — Travail d'effeuillage du houblon pour faire la bière.

Messti. — Fête annuelle d'Alsace.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER L'ALSACE	5
Où le pauvre Jacobi est tout seul.....	5
Où Jacobi s'en va chercher conseil	6
Où Jacobi choisit ses compagnons	9
Où Jacobi quitte de vieux amis	11
Adieu, l'Alsace.....	13
CHAPITRE II FRANCHE-COMTÉ	17
Temps gris	17
Des Vosges au Jura.....	19
CHAPITRE III BRESSE ET LYONNAIS	24
Les deux Bresses et les dombes.....	24
À Lyon : un vieux canut.....	26
CHAPITRE IV SAVOIE ET DAUPHINÉ	31
Tempête de neige.....	31
Un chalet dans la montagne.....	35
Les sept jours de la semaine.....	37
Frère ours	42
CHAPITRE V PROVENCE	48
Le pont d'Avignon	48
Deux rencontres	52
La veillée de Noël en Provence	56
L'aumône fleurie.....	62
Marseille.....	67
Une ferrade en Camargue.....	71
CHAPITRE VI LANGUEDOC, ROUSSILLON, PAYS BASQUE	76
Les brigands des Cévennes.....	76
La citadelle assiégée.....	78
Il n'y a plus de Pyrénées.....	80
Jaseur comme le Gave	83
Chevriers d'isards.....	85
CHAPITRE VII GASCOGNE	91
Au royaume des pins.....	91
Bergers de montagne.....	95
Le bon châtaignier.....	99
CHAPITRE VIII AUVERGNE, LIMOUSIN, POITOU	104
Un buron d'Auvergne	104
Les gorets limousins.....	108
La quête du Samedi-saint.....	112
Une petite Hollande	114

CHAPITRE IX BRETAGNE.....	118
Les chalands nantais.....	118
De Nantes à Brest par la mer.....	121
Tadic-Coz.....	127
La légende d'Is.....	129
Le pardon de Rumengol.....	131
Le baudet perdu.....	136
L'épousée de l'océan.....	139
CHAPITRE X NORMANDIE, PERCHE, BEAUCE	143
Les meilleures remèdes sont les plus simples.....	143
Veillée au Perche.....	150
La chanson du blé en Beauce.....	156
CHAPITRE XI ÎLE-DE-FRANCE – PARIS.....	159
Nuit à Versailles.....	159
Paris la grand'ville.....	167
Le vaisseau amiral.....	174
Le géant aux millions de bouche.....	177
Gai ! gai ! dessus le quai.....	181
CHAPITRE XII PICARDIE, FLANDRE	185
Au fil de l'eau.....	185
Chez le seigneur Gayant.....	191
Dans le royaume des gnomes.....	197
CHAPITRE XIII ARDENNES ET CHAMPAGNE	205
La vipère et le hérisson.....	205
Le pays vêtu de pourpre.....	210
CHAPITRE XIV LORRAINE.....	215
Le pays vêtu de croix.....	215
Metz aux douze clochers.....	220
À la mode de saint Nicolas.....	224
CHAPITRE XV ENCORE L'ALSACE	228
Chez l'oncle Hansi.....	228
Le rêve.....	232
Le retour.....	236
Ce qu'est devenu Jacobi.....	240
GLOSSAIRE	242